

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 23

Artikel: Pour nos patois : [1ère partie]
Autor: Monod, Eug.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213110>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 9 juin 1917 : — Pour nos patois (Eug. Monod). — Le roti de la cure (V. F.). — Les Normaliens de 1882 (L. Mn.). — Le trai séroutète. — Coins de chez nous (Théo). — L'année de la misère (A. suivre). — A cinquante ans ! (F. Cornaz). — Que d'eau !

POUR NOS PATOIS

N'y a-t-il rien à faire pour sauver et réhabiliter nos patois ? C'est la question que je me suis posée dans la revue *Schweizerland*, de Coire, une publication qui fait pour la Suisse ce que fait le *Conteur* pour notre canton : conserver l'esprit national.

C'est une grande pitié que, dans nos cantons romands, on ait depuis cinquante ans méprisé notre patois. Car il s'agit bien d'un mépris : sur le conseil de pédagogues trop novateurs ou de puristes pédants, on a cru bien faire de reléguer le patois dans l'armoire aux antiquités ; on s'est caché pour le parler ; des parents nombreux, qui le connaissaient encore parfaitement, ont interdit à leurs enfants de s'en servir ; dans certaines familles, ceux-ci recevaient des taloches quand ils prononçaient un mot patois.

Le patois est du passé, cela va sans dire, mais il n'est pas réactionnaire ni démodé. Les Suisses allemands qui parlent le leur avec ferveur et naturel — et non seulement les campagnards mais aussi les citadins — sont-ils moins modernes que nous ? Et ont-ils plus de peine que nous à parler et écrire correctement leur langue littéraire ?

On a dit que l'emploi du patois était une entrave à l'étude du français. Erreur profonde. Depuis bientôt une génération, on constate un affaiblissement général dans l'étude de ce français qu'on ne sait plus écrire avec clarté et qu'on émaille de fautes d'orthographe. Et pourtant, le patois ne gêne plus nos pédagogues. Nous disons même que c'est depuis qu'on a oublié le patois, chez nous, que l'on sait moins bien son français. Combien souvent n'entend-on pas cette remarque : les vieux pouvaient écrire une lettre correcte ; ils savaient l'orthographe et lisaient d'une façon intelligible ? Et cependant, ils parlaient le patois et ils allaient moins à l'école qu'aujourd'hui, et leurs régents n'étaient pas brevetés ! C'était encore le temps où le maître parlait patois avec ses élèves.

Nous touchons ici un côté de la question qui a sa grande valeur et auquel on a rarement attaché l'intérêt qu'il mérite. M. le professeur A. van Gennep, qui enseignait à Neuchâtel, disait que la facilité d'apprendre les langues dépend directement du plus grand usage du patois à la maison et dans la vie courante. L'enfant qui n'a jamais parlé que le français mord plus difficilement à une langue étrangère que le campagnard qui connaît son patois et le français. Pourquoi cela ? Parce que, en parlant deux langues dès que l'on sait dire « papa » et « maman » on s'accoutume à nommer une chose, à exprimer sa pensée de deux façons différentes, en français et en patois ; le cerveau est déjà complètement familiarisé avec cette gymnasti-

que spéciale qui lui permet de retenir des expressions et des mots nouveaux ; quand on sait dire *chemise* et *pantol*, on a moins de peine à apprendre *Hemd* ou *shirt* ou *camicia*.

Cette vérité est si évidente que les Suisses allemands, qui parlent leur patois et la langue de Spitteler, apprennent très vite le français — ou une autre langue — alors que les Welsches ont beaucoup plus de peine à se rendre maîtres de l'allemand.

Et parmi nos Confédérés, les Grisons sont ceux qui se familiarisent le plus rapidement avec les langues étrangères et qui parlent l'allemand avec le plus de clarté et de précision. D'où vient cette qualité ? Très certainement du fait que l'habitant des Liges grises a de tout temps parlé ou entendu parler trois ou quatre langues et dialectes : l'allemand, le Schwyzerdütsch, le romanche surselvan, l'italien, le patois tessinois, de Mesocco ou de Valtelline.

En oubliant leur patois, les Romands se sont donc privés d'une faculté linguistique précieuse ; ils ont plus de peine à apprendre les langues et se trouvent ainsi en état d'infériorité à côté des Confédérés. Et en ces temps-ci, c'est un désavantage sérieux.

Ils ont donc eu grand tort ceux qui ont fait la guerre au patois, ces impuissants intellectuels qui, selon M. van Gennep, ont créé cette formule et l'ont répétée : savoir le patois empêche de savoir bien le français. Et ils ont eu un tort plus grand encore ceux qui ont écouté ces pédants et qui ont cru qu'on était du vieux temps et ridicule quand on parle son patois.

Est-il possible de réparer cette négligence, de redonner de la vie à nos patois ? Les moyens à employer seront étudiés dans un prochain article.

EUG. MONOD.

LE ROTI DE LA CURE

L'église des Biolles a ceci de particulier que du haut de la chaire le regard plonge dans la cuisine de la cure. Machinalement ou soit que lui revint à l'esprit la parole d'Esaië : « Lève les yeux et regarde autour de toi », le pasteur, l'autre dimanche, leva les siens de dessus sa bible et regarda. Et voici, sur la table de la cuisine il vit le chat qui s'attaquait au morceau de viande destiné à être servi en rôti. Affreux minet ! Et personne pour le chasser ! Madame la ministre et Mareilli, la servante bernoise, étaient au temple, comme d'habitude. Et la prédication ne faisait que de commencer. Ironie du destin, elle roulait sur ce proverbe de Salomon : « Celui qui ne gouverne pas sa maison avec ordre, aura le vent pour héritage ». Ce thème de vertus domestiques portait, les fidèles étaient tout oreilles, et l'éloquence pastorale s'en trouvait réchauffée... Oui, mais ce rôti dominical en train de fondre si vilainement ! Ne souriez pas, lecteurs. Mettez-vous plutôt à la place du ministre : on a beau porter la robe ecclésiastique et le rabat, on n'en est pas moins homme.

— Mes frères, dit-il, en jetant un nouveau coup d'œil sur la scène de carnage, mes frères, méditons encore cette autre parole de l'Evan-

gile : « L'Eternel ne permettra point que le juste soit affamé » ; cependant il arrive que... (changeant de ton) *die Katze frisst den Braten*. !...

L'auditoire prit sans doute ces mots étranges pour une citation hébraïque. Personne ne broncha, personne, hormis Madame la ministre, qui sursauta, et Mareilli, qui sans bruit s'éclipsa et courut sauver le reste du dîner. V. F.

Le chat dévore le rôti.

LES NORMALIENS DE 1882

TRENTE-CINQ ans après ! C'est plus que les vingt-cinq ans après des mousquetaires.

D'anciens camarades se sont retrouvés par une magnifique journée de printemps sur la vieille terrasse de l'Ecole normale pour essayer d'y revivre quelques instants de leurs jeunes années. L'emplacement s'est rétréci, les toits de l'Université cachent les marchands de ferraille de la Riponne, mais le plaqueminier est à sa place, toujours vivace, le chant des oiseaux reste le même ; la vue sur le couchant nous rappelle que les années fuient, inexorables, comme le soleil ; la course reprend chaque jour, on ne sait pas pour combien de temps encore. Les heures sonnent avec le même son qu'autrefois aux clochers familiers. Les hommes de cinquante-cinq ans retournent à leur adolescence en un clin d'œil, lorsqu'ils se sont serrés la main et que le fluide du souvenir anime la conversation. Des souvenirs ! Il n'en est guère que de bons ; les mauvais servent même à quelque chose, nous leur devons de connaître le cœur humain et de nous être prémunis de bonne heure contre ses faiblesses.

Ces rencontres périodiques, auxquelles on songe longtemps d'avance et dont l'effet se prolonge indéfiniment, sont consacrées à une noble occupation : le culte de l'amitié. Quelle joie, quel souci de faire voir que nous n'avons rien oublié. On rit franchement des tours faits à des condisciples ou à des professeurs, mais on juge sévèrement tout ce qui est de nature à porter préjudice. Mais, n'est-ce pas, il ne saurait être question de préjudice quand une ruse, bien carabinée, permet de tourner tel ou tel écueil. Le prudent Ulysse — nous ne nommons personne, nous n'employons qu'une métaphore — n'est-il pas un type merveilleux et sans lequel les efforts les plus méritoires ne persévereraient pas lourd dans ce monde !

Et puis, que de choses nouvelles n'apprenons-nous pas, les unes flatteuses pour notre amour-propre, les autres un peu dures à digérer. Heureusement, un bon petit repas champêtre au Chalet-à-Gobet (champêtre, c'est trop dire, nous étions chambrés) : fêra, rostbeaf, pommes de terre, — vous entendez bien : pommes — le tout arrosé d'un bon petit blanc ou d'une grenadine, donne à chacun un très fier estomac. C'est égal, il y a de drôles de mentalités et de fâcheuses préventions contre le régent. Un jour, deux d'entre eux arrivent en balade dans un village ; le temps est beau, comme en cette journée du 26 mai que nous fêtons ; altérés, ils veulent prendre au moins trois décis, se dirigent